

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Léon DUPONT LACHENAL

Louis Broquet écrivain

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1955, tome 53, p. 11-25

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

Louis Broquet écrivain

Lorsque Louis Broquet vint à Saint-Maurice poursuivre ses études commencées à Delémont, il n'avait pas encore quinze ans, mais il connaissait déjà le lieu où il se rendait, ou, du moins, il en avait entendu parler et, l'imagination aidant, il s'en était fait une haute idée. Il savait qu'il s'y réunissait parfois une société distinguée qui portait le nom d'Académie, et cela sonnait bien à ses oreilles et dans son esprit ; il avait aussi entendu des personnes d'âge vanter le charme de l'église abbatiale, et leur récit lui avait fait éprouver par avance une douce émotion pour la basilique des Martyrs qui, nous dira-t-il un jour, devait être une basilique belle et pieuse, un petit paradis.

Entré en classe de Syntaxe, sous la houlette de M. le chanoine Alexis Abbet, il eut peut-être quelque peine à s'acclimater, si nous jugeons d'après les notes qui nous le montrent assez moyen en toutes branches. Mais les années suivantes devaient racheter cette première impression en marquant une progression, une ascension continue. En classe de Philosophie, il remporte un 1 dans la plupart des branches : hâtons-nous de préciser que le 1 était alors la meilleure note. La botanique, toutefois, attirait moins ses faveurs : elle ne lui valut qu'un 3, la moins bonne note...

L'année suivante vit le changement de système dans la représentation des valeurs : on introduisit alors le barème encore en usage, avec le chiffre 6 pour l'échelon suprême. Louis Broquet atteignait ce sommet en chimie, mathématiques, géologie et minéralogie, ainsi qu'en littérature latine. Pour le reste — philosophie morale, physique, histoire universelle, langue allemande et littérature grecque — il en restait à la note 5, « bien ». Ces résultats nous déconcertent un peu... D'abord, on n'eût point supposé un Broquet si porté sur les sciences, lui le classique... Et puis, il n'y a pas de langue ou littérature française — il n'y en avait pas dans les classes du Lycée à cette époque... — et ce sera là, l'un des domaines où le futur maître excellera.

La musique sera son autre royaume. Dès l'automne 1904, alors qu'il commençait sa Rhétorique, L. Broquet fut nommé *Cantus magister* de l'*Agaunia*, où l'on préférait alors le titre

latin au germanique qui prévalut, hélas ! par la suite. Broquet conservera sa fonction jusqu'à la fin de son collége. Il lui ajoutera en 1905 la charge de secrétaire de la Congrégation mariale, et en 1906 celle de 2^e assistant et de caissier. C'est dans l'exercice de ces petites magistratures de la cité étudiantine que se fait l'apprentissage de la vie sociale qui s'épanouira plus tard.

La musique avait les préférences de notre étudiant. Le 6 janvier 1907, alors que les collégiens donnaient dans les corridors de l'Abbaye une soirée théâtrale et musicale pour fêter les Rois, on y entendit une valse pour violons : *Souvenirs de vacances*, dont l'auteur eut l'honneur d'être nommé dans le Rapport officiel de fin d'année sous cette aimable mention : « notre jeune artiste L. Broquet ».

Mais c'est la revue de la Maison, *Les Echos de Saint-Maurice*, qui, selon le programme signifié par leur nom même, faisait alors déjà l'écho le plus complet à la vie de la petite cité abbatiale et studieuse. On y trouvait des articles d'histoire et de littérature, d'apostolat et d'action catholique avant la lettre. Parmi ses collaborateurs, on citait particulièrement *Ahumar*, dont le pseudonyme bien connu cachait mal le chanoine Eugène Gross ; Mgr Louis Weinsteffler, un prélat alsacien fixé à Lausanne ; Maxime Reymond, qui fut pendant quarante ans le leader des catholiques vaudois ; Charles Haegler, qui aimait tant sa petite ville de Saint-Maurice qu'il en avait pris le nom pour signer ses articles, aux *Echos* d'abord, puis au *Nouvelliste* dont il fut le fondateur. A ces rédacteurs « autorisés » se joignaient des collaborateurs plus timides, qui s'abritaient derrière des pseudonymes, trop nombreux à notre gré, et qui demeurent pour nous des visages voilés. Il y avait aussi de jeunes plumes qui tentaient leurs premiers essais. Mais il y avait surtout, pour nos collégiens, la Chronique de la Maison : c'était pour eux le morceau de choix, celui que l'on cherche en premier, qu'on parcourt d'abord et auquel on revient. Là se retrouvaient les petits riens de la vie de tous les jours, les petites espiègleries, les petites aventures et les premiers enthousiasmes. Le plus souvent courtes, allègres, les Chroniques d'alors sont riches de santé, de bonne humeur, de beaucoup d'attachement à *l'Alma Mater Agaunensis*.

M^e Maurice Gross, avocat à Martigny, fut l'un de ces chroniqueurs. Enumérant les notables de la république scolaire

de 1906, il ajoute : « N'ayons garde d'oublier notre petit Kapellmeister, M. Louis Broquet. » Son successeur de l'automne 1907, le futur abbé Joseph Monin, adressera ses vœux « au nouveau novice, M. Broquet, un jeune dont la tête et le cœur sont tout pleins d'harmonies. Il a perdu ses charmes, c'est-à-dire deux timides favoris ; mais qu'il se console, la soutane a corrigé tout cela et en a fait un beau frais saint Louis de Gonzague. »

1907 : c'est la fin des *Echos*, qui, dès janvier suivant, paraissent sous un nouveau titre : *L'Eveil*. « Oui, c'est bien fini, écrit le chroniqueur en marquant le changement : les *Echos* ont vécu ! Pleurez, muses de la poésie et de l'éloquence, voilez-vous la face... » Toutefois, « la Chronique continuera » ! Elle continuera... le temps de mourir. Le numéro d'avril n'a plus de Chronique du Collège : elle est morte, sans bruit, sans éloge, mais non sans regret. Le fascicule de juillet contient son acte de décès : à quoi bon retenir dans les rets de plomb de l'imprimerie le souvenir d'espiègleries sans intérêt ! Désormais la Chronique, quand il y aura Chronique, signalera uniquement les manifestations de la vie religieuse, sociale et littéraire au Collège, seules manifestations dignes d'être notées ...

L'Eveil est devenu une publication de sociologie catholique. Les Oeuvres y ont leur écho, particulièrement l'Association Populaire Catholique Suisse qui, rajeunissant le style de l'ancienne Association Pie IX (le *Pius-Verein*), était alors dans toute sa vigueur (elle vient de fêter ses 50 ans en 1954). On trouve même dans notre revue le programme « d'un Cercle féminin d'études sociales » présenté par la baronne de Montenach. L'art et le chant y occupent aussi une place, mais en raison de leur rôle apostolique et social.

L'Eveil s'efforça pendant cinq ans, sous la direction du chanoine Joseph Mariétan, de susciter des énergies spirituelles, de mener le même « bon combat » que tente de soutenir aujourd'hui en Romandie la *Vie catholique*.

Avec décembre 1912, *L'Eveil* s'endort...

Trois années passent sans échos... : la vieille Maison semble muette. Mais le temps s'écoule sans éteindre le souvenir de

la petite revue qui, quinze ans durant, a forgé un lien entre tous les amis d'Agaune. Dans leurs promenades, les chanoines parlent de la morte en se demandant s'il ne surgira personne pour la rappeler à la vie...

Lorsque, il y a deux ans, les *Echos* entreprirent de célébrer — très modestement, sans banquet et sans discours — le demi-siècle de leur existence, le chanoine Broquet nous arrêta au détour d'un corridor :

— On dit que vous songez à faire paraître un numéro spécial pour marquer le cinquantenaire des *Echos*...

— C'est bien notre intention, avons-nous répondu.

— Mais alors, reprit M. Broquet, vous ne parlerez pas de moi.

— Mais si, on ne pourrait faire autrement, car notre silence ne serait pas compris : il risquerait même d'être mal interprété.

— Je ne sais pas ce que vous pourriez dire : il n'y a rien à dire.

Et comme nous insistions, M. Broquet enchaîna :

— Tout s'est borné à ceci : des chanoines, des professeurs, spécialement Monsieur Gay, Monsieur Mariétan, Monsieur Husson, insistaient pour que je reprenne en mains la publication des *Echos*. Un jour, je me suis laissé convaincre et j'ai abordé Monseigneur, qui approuva le projet. Voilà, vous voyez bien qu'il n'y a rien là d'intéressant.

— Merci, Monsieur le Chanoine, de cet interview-surprise : vous nous avez dit tout ce qu'il nous fallait...

Le premier numéro de la nouvelle série parut en avril. Il s'ouvrait par un portrait de Mgr Joseph Mariétan, qui, après avoir dirigé les *Echos*, puis *l'Eveil*, tenait maintenant la crosse en Agaune. En face, le chanoine Broquet intitulait son premier article : *Résurrection*, titre doublement justifié par la tâche qu'il entreprenait et par la saison où il l'inaugurait. Tout de suite, le rédacteur tenait à renouer avec les anciens *Echos* : « Vous, qui l'avez connue en ces premiers jours, n'est-ce pas qu'elle était avenante, notre petite revue, en sa parure de rose ? » Le chanoine n'a pas renié la joie de l'étudiant attaché à cette messagère qui, « sans pose et non sans grâce », faisait du bien. La « revenante » n'aura d'autre programme que celui tracé par ses premiers parrains et se gardera à carreau des ambitions démesurées.

Il vaut la peine de feuilleter ce premier fascicule pour lequel le directeur de la nouvelle revue avait réuni une équipe choisie de collaborateurs. Le pieux chanoine Mariaux y adresse une *Lettre à un étudiant* sur « le plaisir chrétien, le seul vrai ». Pierre des Huttes, un pseudonyme des anciens jours (Léon Chèvre), nous annonce sa décision : *Je n'écrirai pas mon article*, et sous ce titre fallacieux il fournit un article charmant ! Il en est à peu près de même du chanoine Antoine Gay décrivant les *Fâcheux*. Deux autres collaborateurs, qui, depuis, se sont fait un nom dans les sciences et les lettres, MM. Ignace Mariétan et Fernand Hayward, dissertent, l'un, d'*Histoire naturelle*, l'autre, des *Tendances de la littérature française*. Un confrère et un ami trop tôt enlevé à l'Abbaye, le chanoine Barthélemy Michelet, a laissé un sonnet sur *La Mort des Thébéens*, qui trouve ici une place toute naturelle. Albert Maréchal, élève de Philosophie, parle des *Trois solitudes* du berger, tandis que son condisciple Jules Monney — le directeur actuel du Pensionnat — inaugure les nouvelles Chroniques : « Les rochers d'Agaune avaient perdu leurs *Echos*. Comment ? Pourquoi ? On fut longtemps à se le demander... » Mais « les revoici. Or, pas d'*Echos* sans chronique, c'est entendu. Et c'est fort bien ». Le fascicule se terminait par une *Boîte aux lettres* où le rédacteur donnait des nouvelles des vivants et rappelait le souvenir des disparus.

Le numéro fut un succès : il affermit l'entreprise. La « résurrection » des *Echos* n'était plus une tentative, elle devenait une réalité. On n'en pouvait douter lorsque parut le deuxième cahier de la nouvelle série, où Ahumar exprimait sa joie de revoir les *Echos*, le chanoine Gaist saluait le renouveau catholique en France, Charles Haegler évoquait le souvenir de l'Académie de Saint-Maurice... Il y avait encore au menu de ce numéro d'autres mets délicats qu'il faudrait mentionner, mais il est impossible de tout énumérer : il ne s'agit point ici de dresser la table des matières traitées depuis quelque quarante ans que les *Echos* ont repris vie. Disons seulement que les chanoines Mariaux, Gaist, Comman, développent de judicieux conseils de vie spirituelle, tandis que MM. Bourban et Eugène Gross (Ahumar) traitent d'histoire, M. Léon Athanasiadès de musique, M. Antoine Gay de culture générale.

En 1907 déjà, Charles Saint-Maurice avait abordé les problèmes d'éducation dans un article intitulé : *De l'aristocratie du Latin à la plèbe des Etudes modernes*, où il préconisait

un partage. Mais la querelle des Anciens et des Modernes est de tous les temps. Dix ans plus tard, le chanoine Antoine Gay revenait sur le sujet dans une suite d'articles dont le titre parut provocateur : *De l'inutilité des études classiques*. Il entendait montrer tout ce que la culture traditionnelle héritée de l'Antiquité et de la Renaissance a de gratuit, ne visant qu'à la formation de l'homme par l'enrichissement de l'esprit, sans aucune visée pratique. Il ne fut pas compris de tous ses lecteurs. L'un de ses confrères, le chanoine Xavier de Cocatrix, crut défendre les études classiques en plaidant leur utilité et leur rapport immédiat pour plusieurs professions, et l'on vit *Echos* et *Nouvelliste* prolonger la polémique dans des duplicques et répliques qui opposaient les arguments en croyant servir au mieux la même cause... Ce fut certainement l'une des principales batailles journalistiques de M. Broquet, qui faisait entièrement sienne la thèse de son ami le chanoine Gay.

Par ailleurs, et pour en rester encore aux questions de métier, notons en passant que M. Broquet était adversaire de l'emploi abusif des pseudonymes. Il ne voulait publier que des papiers dûment signés, et il ne souffrait à cette règle que peu d'exceptions. Peut-on même parler d'exception dans le cas d'Ahumar dont la signature n'était plus un secret pour personne ?

Avril 1918. Voilà deux ans que la revue a reparu. C'est le moment d'un *Examen de conscience*, où le directeur de la publication fait le point de sa navigation. « Recommencer est un peu moins simple que commencer », note-t-il dès le début. Pourtant, le bilan de ces deux années n'est pas négatif. On a même relevé en France les articles de M. le chanoine Gay sur les études classiques, en ajoutant qu'« on ne saurait parler plus pertinemment ». Parmi les « points noirs », M. Broquet range le « service des renseignements » concernant la carrière ou l'activité des Anciens : « Combien de ces petits détails nous échappent parce que ceux qui les connaissent comptent les uns sur les autres pour nous en faire part. » C'est déjà l'antienne que notre confrère, M. le chanoine Revaz, se voit dans l'obligation de reprendre bien souvent... « Autre chose », continue M. Broquet : « Je nommerais volontiers une multitude d'Anciens dont la plume est d'or, dont les souvenirs de collège seraient un délice... » Mgr Jaccoud trouva peut-être là l'encouragement à écrire les souvenirs qu'il livra un peu

plus tard — et peut-être aurons-nous aussi prochainement l'occasion de faire connaître d'autres souvenirs...

En 1920 et 21, M. Broquet présente encore des notes liminaires. On lui a dit du bien des *Echos* : cela prouve, écrit-il, que « nos lecteurs les aiment et connaissent l'indulgente manière de l'amitié : Si mon ami est borgne, je le regarde de profil. Et cela fait plaisir de voir que ceux qui veulent bien les regarder de profil leur trouvent quelque mérite ». Enfin,

voici cinq ans que nous les avons ressuscités au milieu de la sympathie de tous les amis qui avaient regretté leur disparition, et malgré quelques prophéties pessimistes, ils ont non seulement vécu, mais ils ont accumulé des forces suffisantes pour grandir et se développer. Merci à tous ceux qui les comprennent et les soutiennent, et veulent bien, pour les apprécier, ne pas tenir compte que de leurs imperfections.

Tel fut le directeur de revue ; mais pour connaître bien l'écrivain, il faudrait relire tous les articles sortis de sa plume. Il les consacre le plus souvent aux lettres ou à la musique.

1918 fut pour une génération, selon un mot de notre dernier numéro, « l'année *d'Athalie* ». Pour une fois, le chanoine Broquet utilisa le pseudonyme de Salomith pour signer quelques réflexions qu'il nouait autour de deux points : « I. *Athalie* est une pièce à grand spectacle. II. Il y a quelques ombres dans le tableau. » Tandis que sur le plateau évoluaient les acteurs,

lentement, écrit notre auteur, une idée s'épanouissait en mon esprit : trop rarement les critiques se sont préoccupés de la valeur d'une tragédie classique au point de vue : théâtre. Et me voilà à la besogne ! En train de développer aux lecteurs des *Echos* une pensée presque nouvelle : *Athalie*, pièce de théâtre !

C'était là des considérations auxquelles tenait M. Broquet, qui en touchait encore quelque chose dans un hommage à Auguste Sériex qu'on lira plus loin.

Une autre fois, Broquet s'amuse à pasticher les *Caractères* de La Bruyère, afin de montrer le ridicule des puristes outranciers et stériles pédants qui tournent le dos à la vie (1920).

1921 marquait le centenaire de la mort de *Joseph de*

Maistre. Broquet consacre au philosophe savoyard quelques pages, dont le thème tient entre ces deux passages :

On a rarement divagué sur une personnalité avec autant de persévérance que sur Joseph de Maistre. Et les premiers coupables étant des gens de poids, leur jugement fait foi sur la multitude.

... J'aimerais que ceux qui ne le connaissent pas lui fassent l'honneur et prennent le plaisir d'une très haute qualité, de lire tout au moins ses *Soirées*. Malgré de légères taches, on ne pourra manquer de se plaire à cet ouvrage, écrit dans le plus beau style qui soit, je veux dire que sa forme splendide sert à exprimer des idées qui valent la peine d'être exprimées. Ce qui est quelque chose.

Au sujet de S. François de Sales, que le Saint-Siège vient alors de déclarer « Patron des écrivains catholiques », M. Broquet souligne (en 1923) tout le prix de la discrétion et de la charité. « Eh oui ! », s'écrie-t-il, parlant des *Echos* auxquels on avait sans doute reproché de ne point partir au combat tambour battant,

l'apostolat entre dans leur programme, mais, faisant de la discrétion d'autant plus de cas que son absence contrarie si souvent les meilleures intentions, ils veulent continuer, comme jusqu'ici, leur rôle discrètement apostolique, se contentant d'édifier indirectement, suggérant, quand ils le peuvent, des idées saines, des sentiments élevés, et pas du tout ennemis, à l'occasion, du badinage qui récréé et détend l'esprit.

Dans le saint évêque de Genève, Broquet prisait avant tout la charité,

une charité de saint. « Il ne faut pas craindre de remonter aigrement les vices et les péchés des hommes », avait dit Calvin, qui ne se privait pas de pratiquer aigrement cette maxime. La manière de saint François de Sales est différente. Rien, dans l'énergie de sa discussion et la fermeté de ses remontrances, ne peut diminuer l'impression d'une ardente et courtoise charité, ni contredire, en quoi que ce soit, cette parole de l'Épître préliminaire (aux *Controverses*) : « Vous ne lirez jamais écrit qui vous soit donné par homme plus affectionné à votre service spirituel que je suis. »

Quant à la musique, Broquet lui consacre aussi plusieurs pages intéressantes. Prenant prétexte du 150^e anniversaire de la naissance de Beethoven, que « les musiciens ont commémorée avec une harmonie rare dans le monde de l'harmonie », notre confrère livre ses *Réflexions sur une réflexion* suscitée

par ce cent-cinquantenaire. Un critique s'était servi de Beethoven pour condamner Debussy, dont l'écriture serait « abominable à lire et Dieu sait à entendre ! » Et voici la réponse de Broquet :

On peut ne pas aimer Debussy, et abominer l'impressionnisme ; on peut lui reprocher sa brusque rupture avec la tradition ; on peut regretter qu'il sacrifie trop la mélodie au timbre, à la couleur, à l'harmonie ; ou même, si l'on y tient, observer philosophiquement qu'il lui arrive de faire du moyen une fin. Qu'on lui fasse donc un grief fondé sur des raisons sérieuses, si l'on en a.

Mais qu'on le comprenne aussi ! Plutôt que « d'écrire plate-ment des devoirs d'école », il

devint lui ; il se fit une écriture si génialement personnelle, qu'on ne doit pas s'étonner de le voir attaqué précisément pour un si exceptionnel mérite. L'écriture de Debussy n'est pas " abominable ", mais simplement admirable.

La publication de la *Grammaire musicale* d'Auguste Sérieyx donne à son disciple et ami l'occasion de s'exprimer à nouveau sur divers problèmes touchant directement au « langage des Muses », mais tout aussi bien à l'art de dire et de penser. Glanons quelques remarques : elles valent la peine d'une lecture.

Les gens de bon sens préfèrent aux grands mots inutiles et creux, des idées raisonnables exprimées en termes simples et clairs. Dieu sait à quel point l'anarchie intellectuelle règne de nos jours dans tous les arts, et plus encore peut-être dans la musique ! Il semble qu'on n'ait jamais mieux confondu la facilité avec le talent, l'incohérence avec le génie, le burlesque avec l'original, la bestialité avec la beauté, comme si le seul instinct était substitué aux lois suprêmes de l'ordre... Là, les " gens du monde " tréoussent leur animalité aux accents épileptiques de quelque jazz-band... Rien d'étonnant qu'il se trouve des théoriciens bien " modernes " pour ravalier, au nom de la " Science ", l'art musical lui-même à la fonction stupide d'excitant sensuel, digne tout au plus de derviches tourneurs dégénérés.

Et Broquet ne craint pas, ici, de s'étonner de l'« attitude déconcertante » de l'auteur *d'Art et Scholastique* qui, en musique, émet des avis en contradiction avec tous les principes qui font la valeur de sa doctrine...

Il est nécessaire aujourd'hui de tracer une « délimitation

judicieuse entre la " musique " et le " bruit " » ; ce par quoi il n'entend point condamner tout renouveau :

Bien au contraire, loin de juger toutes nouveautés condamnables, Sérieyx — et Broquet avec lui — professe seulement qu'on les doit apporter en connaissance de cause, et non au hasard, ou par désir de " faire autrement ".

Broquet conclut ces pages très denses par cette remarque sur la " tradition " : « ennemie de la routine aveugle comme de la malfaisante anarchie »...

Auparavant déjà, Broquet avait rendu hommage à un autre musicien : Armin Sidler :

Pour moi, qui fus à peine son élève, mais qui m'honore d'avoir été son ami, je serais heureux, écrit le chanoine Broquet, que cette notice, faible et incomplet témoignage d'affection et d'admiration, contribue à faire vivre la mémoire du maître très regretté dans le cœur de ceux qui l'ont admiré et aimé.

Les obsèques de Sidler, le 8 janvier 1917,

par un temps de neige épouvantable, évoquaient le souvenir des obsèques de Mozart... Mais tandis que nul n'avait eu le courage d'accompagner jusqu'au cimetière la dépouille du malheureux Mozart, un nombreux cortège suivait, malgré la bourrasque, le cercueil de celui qui ne connut dans toute sa carrière que des admirateurs et des amis, et qui le méritait bien.

La mort de M. le chanoine Antoine Gay, en décembre 1918, fut pour M. Broquet un rude coup. De deux ans son aîné, M. Gay était pour lui plus qu'un confrère inscrit dans un même catalogue officiel de professeurs ou de clercs : il était un ami et un collaborateur, un conseiller et un exemple. C'était lui qui avait principalement encouragé M. Broquet à faire renaître les *Echos*, lui encore qui lui avait apporté le principal concours ; M. Gay était aussi son devancier dans la chaire de Rhétorique, et le successeur n'ambitionnait que de le continuer. M. Broquet appréciait son intelligence :

Au rebours de tant de spécialistes qui vivent dans leur canton, armés d'un parfait mépris pour le canton voisin, M. Gay s'intéressait à toutes les manifestations de la pensée humaine.

Mais, « témoin privilégié de ses derniers jours », M. Broquet tient surtout à dire l'« impression ineffaçable » que lui laisse une telle mort :

Sa vie a passé comme le songe de la nuit qu'excite un moment de fièvre, ou d'angoisse, ou d'espoir. Malgré les frivolités à quoi s'attachent la volonté infirme et l'entendement prisonnier du sommeil, il a compris la vraie valeur des choses, et il a prié pour que le regret de quitter les ténèbres n'alourdisse pas son vol vers la lumière. Et le dernier soubresaut qui libère son âme, peut faire rayonner ses traits d'un sourire d'extase : car c'est Dieu où il plonge tout entier, c'est la paix éternelle, la sécurité de l'intelligence qui enfin voit, connaît, comprend, c'est le repos du cœur qui possède enfin son bien dans la charité infinie.

L'Abbaye fut endeuillée à nouveau en 1919 par la mort de M. le chanoine Xavier de Cocatrix, puis en 1920 par celle de M. le prieur Pierre Bourban. Tous deux avaient joué un rôle considérable dans la vie intellectuelle du Valais. M. Broquet rappela les mérites de M. Bourban, dont il loua particulièrement, à côté du savoir étendu,

l'amabilité tout à fait exquise et si séduisante que n'oublieraient pas les visiteurs nombreux que le prieur recevait... Il fut partout l'homme aimable par excellence, d'une politesse un peu solennelle, même avec ses confrères, mais combien cordiale malgré ses grands airs !

Et c'est l'occasion pour le biographe de laisser perler ses souvenirs :

... J'étais alors tout enfant. Parmi les livres de notre bibliothèque de famille, se trouvaient quelques volumes de vieilles légendes du pays qui faisaient mes délices, d'autant plus que l'auteur, historien de mérite, était un prêtre de chez nous, et que je me sentais élevé en dignité de connaître un écrivain en chair et en os. Une chose surtout me remplissait de sentiments révérenciels à son égard : sur la couverture de ses œuvres, au milieu des titres d'honneur qui suivaient son nom, une ligne brillait d'un éclat spécial : « Membre de l'Académie de Saint-Maurice ». Je savais par une notice de notre livre de lecture que La Fontaine — dont nous apprenions les fables à l'école — était aussi académicien, et qu'on en faisait le plus grand cas, bien que ses histoires d'animaux me parussent beaucoup moins intéressantes que les vieilles légendes de notre abbé. Mais enfin, Académie française, Académie de Saint-Maurice, ça devait se valoir, à peu près.

Vous pensez si, à peine arrivé au collège, je pris la plume avec fierté pour annoncer à la maison que les étudiants iraient au théâtre, assister à une séance de l'Académie de Saint-Maurice.

La présence de collégiens turbulents dans cette grave assemblée, altéra, il est vrai, un peu mon respect et l'idée que je m'étais faite d'une académie. Le souvenir de la séance m'est resté cependant ineffaçable. Je vois encore le P. Mandonnet, qui fit circuler dans les rangs des photographies d'anges joufflus de la Renaissance, sur lesquels il disait de belles choses que je ne comprenais pas ; M. le chanoine Jules Gross, qui y lut ses poèmes valaisans ; d'autres encore, qui parlèrent histoire et journalisme ; et surtout, trônant majestueux et souriant dans un fauteuil, Monsieur Bourban, président de l'Académie de Saint-Maurice, tel un dieu débonnaire, heureux de pouvoir distribuer à tous les athlètes des brassées de palmes et de couronnes.

Juillet-août 1920. Le chanoine Broquet rédige des *Propos de fin d'année scolaire*.

Dans un coin de la Grande-Allée, trois bacheliers nourrissaient de leurs vieux cahiers un feu de joie attisé par un minuscule potache au bout d'une longue perche.

M. Broquet a observé la scène qui, après tout, lui paraît normale. Ne se répète-t-elle pas à chaque génération ? Elle inspire pourtant au maître, bien que jeune encore, certaines réflexions qu'on aurait tort de prendre comme des propos amers d'un esprit désabusé : elles ne veulent être que des constatations, et porter à la compréhension... :

Il faut en prendre son parti, mélancoliquement si l'on y tient, mais il faut le prendre. A mesure que vient l'âge, on sent de plus en plus combien de détails séparent les générations nouvelles des générations descendantes ; ce ne sont que des détails, mais en s'accumulant, ils accentuent les légers malentendus mutuels. C'est dans l'ordre que l'adolescent méprise le polichinelle de son petit frère ; que le vieillard d'aujourd'hui admire peu l'enthousiasme des sports qui tient la jeunesse, pas plus que la manière de Claudel ou de Péguy. Presque avec chaque couvée nouvelle surgissent des modes nouveaux d'exprimer le fond perpétuellement identique de l'activité humaine, ce qui, en somme, est très légitime.

Broquet n'en constate pas moins douloureusement que « la gratitude est un sentiment rare »...

Durant l'été 1921, M. le chanoine Broquet a assisté au Congrès qui réunissait les Jeunes Catholiques Jurassiens à Delémont. A la reprise des cours, en automne, il pense utile de communiquer ses impressions aux lecteurs des *Echos*. C'avait été une réussite que ce grand rassemblement de jeunesse :

On peut faire beaucoup et bien en un simple après-midi, pourvu qu'on soit pratique. L'organisation était excellemment comprise : pas trop d'hésitation dans la disposition et la mise en marche des cortèges ; pas de sermons ou de discours interminables ; aucune superfluité à l'assemblée de Mont-Croix, ni de discussions stériles d'où ne sortent qu'énervements ou échauffements ...

Bref ! On en pourrait prendre de la graine ...

M. Broquet a été frappé aussi de la sagesse d'un participant campagnard « qui a pressenti la vanité des réformes sociales sans le premier et nécessaire souci de la réforme personnelle ». En terminant, notre chanoine rend hommage aux principaux ouvriers de cette manifestation, à ceux qui sont les guides aimés de la Jeunesse du Jura :

Il m'est bien permis de me souvenir que le Directeur général, l'abbé Bourquard, qui en est l'âme active, ardente et surnaturelle, fut étourdi autant que moi et beaucoup plus bruyant, dans les années heureuses où nous jouions à la balle sous les marronniers de la Grande-Allée, à l'époque où le rédacteur actuel de la *Gerbe* (revue de la Fédération jurassienne), l'abbé Chèvre, débütait dans la presse comme chroniqueur des *Echos*. J'éprouve un certain contentement à voir ces deux vieux camarades de collège mettre au service d'une œuvre très noble et très salutaire, avec tant de maîtrise et de succès, une intelligence, un cœur, une piété, au développement desquels l'Abbaye n'est pas tout à fait étrangère.

Et pour dire aussi quelque chose des orateurs de cette « journée », M. Broquet note que le principal fut l'abbé Davarend, « dont la claire et prenante éloquence m'avait frappé, dit-il, aux temps assez lointains où il nous prêchait une retraite à nous autres petits potaches de Saint-Maurice »...

Broquet avait la mémoire du cœur. Il en donna une nouvelle preuve à l'occasion d'une réunion de ses condisciples de Physique, le 14 juin 1923.

Si l'on nous avait prédit, en notre année de Physique, que les élèves Escher et Pouget siégeraient un jour ensemble comme président et vice-président de l'Assemblée législative valaisanne, croyez que nul ne s'en fût étonné. En ce temps-là, ils marquaient déjà et semblaient clairement désignés pour le rôle de conducteurs de peuples. Notre active, discoureuse et disputante " volée ", qui abordait avec une égale ardeur le théorème du parallélogramme des forces et les problèmes politiques les plus généraux comme les plus locaux ... possédait en Escher un futur " leader " aux argumentations interminablement abondantes, à la voix

métallique irrésistiblement autoritaire. La vocation s'annonçait, éclatante. Quant à Pouget, il suffit de se rappeler de quelle fierté il nous fit resplendir le jour de la *Vallensis* à Ardon, où, président de l'*Agaunia* et monté sur une table, il dompta le plus remuant des auditoires, dont le brouhaha de conversations mélangé au cliquetis des fourchettes, n'avait été qu'imparfaitement mâté par les meilleurs orateurs du pays. Cela promettait.

Et la promesse a été tenue : Pouget a présidé le Tribunal cantonal, Escher est entré au Conseil fédéral, premier représentant de son Canton.

Le pays, gens et choses, intéressait M. Broquet. Avec son ami, le chanoine Gay, il avait projeté d'étudier, dans les *Echos*, « les œuvres des poètes valaisans ». Ils se proposaient de traiter, comme entrée de jeu, « d'un livre que tous deux nous jugions, malgré ses lacunes, bien supérieur à sa réputation trop restreinte en Valais » : *Théoduline*. Broquet en parle avec franchise :

Je crois bien que l'indifférence assez générale pour ce qui touche à l'art, en nos contrées où la pensée s'absorbe avant tout dans les luttes politiques (presque tout l'effort musical valaisan converge vers les fanfares, lesquelles travaillent " pour le parti "), je crois que cette indifférence fit plus de tort à *Théoduline* que les nombreux défauts qui y voisinaient avec de fort belles qualités.

L'auteur, le chanoine Jules Gross — celui-là même que le jeune collégien Louis Broquet avait entendu lire de ses poèmes à l'Académie de Saint-Maurice — était trop sincère pour douter des négligences qu'on déplorait dans son œuvre. Et il prit la peine de revoir celle-ci, de la refondre plutôt et d'en donner une édition nouvelle qui recueillit cet éloge de Monsieur Broquet.

Je l'admire sans beaucoup de restriction ... *Théoduline*, véritable épopée valaisanne, est devenue un des beaux livres de notre littérature romande.

Un autre ouvrage qui devait toucher de près le chanoine Broquet fut l'étude archéologique que M. Peissard publia sur le *Tombeau de saint Maurice*. Notre confrère se réjouissait de voir défendre le martyr des Saints d'Agaune contre un « groupe d'historiens » qui, « s'appuyant sur des raisons assez spécieuses pour donner à leur dédain d'une tradition vénérable des apparences scientifiques, le rejetaient parmi les légendes... »

Le dernier article de M. Broquet (1925) présenta aux lecteurs des *Echos* un ouvrage d'histoire écrit par deux Anciens :

Je m'imaginai placidement jusqu'ici que le Val d'Illicz abritait un de ces peuples heureux qui n'ont pas d'histoire, et je ne m'en inquiétais pas autrement, sinon pour aller goûter, en de rapides excursions, les charmes de sa nature riante en même temps que grandiose. Mais voici que, depuis quelques mois, la " Vallée " a son histoire, grâce au zèle de deux ecclésiastiques érudits et actifs, MM. Tamini et Délèze.

... J'ai toujours admiré les curés de campagne qui se reposent des soucis de leur ministère dans le commerce des Muses, alignent des vers, modèlent la terre glaise ou confectionnent des cantiques : à combien plus forte raison ceux qui, comme M. le curé de Bex et M. le prieur d'Illicz, usent tant de sueurs et de veilles à composer des livres savants et utiles au pays. Pour moi, j'avoue que si la Providence daignait préposer les restes d'une ardeur qui s'éteint à la pastoration d'une petite paroisse, j'occuperais mes loisirs à cultiver mon jardin, à entourer de mes soins quelques ruches bourdonnantes et, durant la mauvaise saison, à couper le bois du ménage curial : mon admiration pour les confrères qui cherchent le repos dans un austère labeur n'en a que plus de prix ...

Durant l'année 1924, Broquet n'avait rien écrit dans sa revue. Il se tait aussi en 1926, jusqu'en automne, où il publie ses *Novissima verba* : une brève note pour annoncer qu'il transmet le flambeau à M. le chanoine Poncet.

Quand nous avons reçu à notre tour la mission de poursuivre la tâche, nous avons demandé à M. Broquet de nous donner quelques pages qui auraient fait la joie de nos lecteurs. Après plusieurs tentatives, nous avons dû nous incliner devant la volonté arrêtée de notre prédécesseur. « — Pendant dix ans, nous dit-il, j'ai suffisamment peiné à écrire des articles, pour ne plus avoir à recommencer ! » La mort avait fait des vides autour de lui ; des soutiens qu'il avait attendus ne lui étaient point venus : il se sentait fatigué... Bien qu'il s'en cachât, il continua cependant de suivre notre revue, de la lire puisqu'il nous signalait malicieusement les fautes de ponctuation et les coquilles qu'il y repérait ; il lui restait attaché, bien qu'il s'en défendît, nous communiquant à l'occasion une information. On ne creuse pas dix ans durant les mêmes sillons sans connaître la saveur de la terre et en garder le goût...

Léon DUPONT LACHENAL